

L'AURORE,

Journal de Littérature, de Politique et de Commerce.

DEPELLUNT AURORAE LUMINA NOCTEM. Ovid. Metam. lib. VII.

VOL. IV.]

Montreal, Samedi, 19 Decembre, 1818.

[N^o. 15.]

Publié & rédigé par M. BIBAUD.

CONDITIONS.

Le prix de la Souscription sera de 75. 6d. pour le premier semestre, jusqu'au 10 de Mars prochain, et après ce terme, de 20s. par année, payables de six mois en six mois, et d'avance, outre les frais de la poste, lorsque le Journal sera envoyé par cette voie.

Les personnes qui voudraient discontinuer de souscrire, sont obligées d'en prévenir au moins une semaine avant l'échéance de leur terme, autrement elles seraient censées continuer.

On s'abonne au Bureau et à l'Imprimerie du Journal, et chez Messrs. les Agens.

PRIX DES AVERTISSEMENTS.

Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d. et 7d. chaque suivante.

Dix lignes et au dessous, 1re. insertion, 3s. 4d. et 10d. chaque suivante.

Au dessus de dix lignes, 1re. insertion, 4d. par ligne, et 1d. chaque suivante.

AGENS POUR L'AURORE.

ETN. BOUDREAU, Ecr. - - - - - Québec.
MR. F. X. BOVIN, - - - - - Trois-Rivières.
MR. J. TELLIER, - - - - - Rivière du Loup.
MR. M. ROY, - - - - - Yamachiche.
MR. G. HOMERY, - - - - - Berthier.
LS. RAYMOND, Ecr. - - - - - l'Assomption.
MR. ETN. DELORME, - - - - - Terrebonne.
MR. J. B. LAVIOLETTE, - - - - - Rivière du Chêne.
MR. J. HUBERT LACROIX, - - - - - Laprairie.
MR. L. G. LABADIE, - - - - - Verchères.
B. CHERRIER, Ecr. - - - - - St. Denis.
J. BRESSE, Ecr. - - - - - Chambly.
MR. J. WATIER LANOIX, - - - - - Les Cèdres.

BIographie.

ANTIOCHUS III, le Grand, Roi de Syrie, succéda à son frère Séleucus Sévère, l'an 223 avant l'ère vulgaire. Il fut vaincu par Ptolémée Philopator dans un combat meurtrier donné près de Raphia. Il ne tarda pas à préparer cette défaite. Il prit Sardes, réduisit les Mèdes et les Parthes, subjuga la Judée, la Phénicie et la Cœléfyrie, et mérita de plus grandes conquêtes, lorsque Smyrne, Lampsaque et les autres villes de la Grèce Asiatique, demandèrent du secours aux Romains. Le Sénat envoya des ambassadeurs à Antiochus pour le sommer de rendre à Ptolémée Epiphanes le pays qu'il lui avait enlevé, et de laisser en paix les villes de la Grèce. Antiochus n'ayant donné aucune réponse favorable, Rome lui déclara la guerre l'an 219 avant l'ère chrétienne. Ce prince qui avait alors Anibal chez lui, animé par les discours de ce général, crut pouvoir la soutenir; mais Acilius Glabrian lui prouva bientôt le contraire. Il le força de quitter la Grèce, et Scipion l'Asiatique défait entièrement son armée. Antiochus forcé de demander la paix, ne l'obtint qu'à des conditions dures. Il fut obligé de renoncer à toutes ses possessions d'Europe, et à celles qu'il avait au-delà du Mont Taurus en Asie. Quelque temps après il fut tué dans l'Élymaïde où il allait piller le temple de Jupiter Belus, l'an 187 avant J. C. Les Juifs se louèrent beaucoup des privilèges que ce prince leur accorda, l'un de quels était celui de vivre selon leurs lois dans toute l'étendue de ses vastes états. C'était un prince fort recommandable par son humanité, sa clémence et sa libéralité. Ennemis du pouvoir arbitraire, il se fit obliger à se défendre de lui obéir, toutes les fois qu'il ordonnait quelque chose de contraire à la loi, assurant qu'il ne voulait régner que par elle. Il fit rétablir Alexandrie, ville du golfe Persique. La ville de Pécée, embellie par sa magnificence, fut appelée Antioche. Il protégea les lettres et les arts que la vie agitée l'empêcha de cultiver. L'historien Mésopotème fut son plus cher favori. Dans les différents périodes de sa vie, il fut différent de lui-même. Il parut, dans la jeunesse, capable de tout exécuter, mais appelant par l'âge, il n'eut plus la même activité. Les médailles de ce prince sont extrêmement rares.

ANTIOCHUS, IV, fils du précédent, prit le surnom d'Epiphanes, c'est-à-dire illustre. Il méritait bien davantage celui d'Epimanes que quel-

ques uns lui donnèrent, et qui veut dire furieux et insensé. Autant son père avait été favorable aux Juifs, autant il s'en déclara l'ennemi. Après avoir assiégé et pris leur ville capitale, il déposa leur grand-prêtre Onias, offrit un sacrifice à Jupiter Olympien dans leur temple dont il releva les vases sacrés, et fit mettre à mort plusieurs d'entr'eux, pour les obliger à renoncer à leur religion et à embrasser la sienne. Ce prince avait usurpé le trône de Syrie par Démétrius son neveu, il voulut aussi s'emparer de l'Égypte, sur Ptolémée Philomator, son autre neveu; mais sa tentative fut vaine. Judas Machabée défait plusieurs fois ses armées; et lui-même fut mis en déroute dans l'Élymaïde, pays renommé pour la richesse de ses temples, où l'avait attiré l'ardeur effrénée du pillage. Au retour de cette expédition, où il ne recueillit que de la confusion, il tomba de son charriot, et mourut des suites de sa chute, dans d'horribles douleurs, à Tables, ville de Perse, l'an 164 avant l'ère vulgaire. On voyait souvent ce roi confondu dans les ateliers avec les artisans ou dans les tavernes avec les débauchés. Il portait presque toujours ivre, et passait de cette gaité dissolue à un emportement et à une insensé. Les courtisanes furent ses ministres. "Ce prince, dit M. Turpin, fut un assemblage de grandeur et de faiblesse, de vices et de vertus. Il se montra toujours tel qu'il était dans se donner la moindre peine pour mettre un frein à ses passions. Presque toutes les villes de sa domination éprouvèrent ses bienfaits; plusieurs furent embellies de cirques, de théâtres et d'autres édifices publics. Il enrichit les temples de ses offrandes. Il était dans les jeux publics une magnificence vraiment royale. Mais son intolérance cruelle contre ceux qui n'étaient pas de sa religion, le firent détester, autant que les scènes d'intempérance et d'ivrognerie qu'il donna plusieurs fois, le firent mépriser."

ANTIOCHUS VII, surnommé Sidétès, ou chuséus, était fils de Démétrius Soter. Il poursuivit Tryphon qui avait usurpé le royaume de Syrie, et fut tué à Apamée, l'an 138 avant l'ère chrétienne. Maître paisible du septre, il déclara la guerre aux Juifs, assiéga Jérusalem, et ayant eu quelques succès, il fit la paix à condition qu'on lui paierait un tribut. Phraates, roi des Parthes, retenait auprès de lui Démétrius Nicanor, frère d'Antiochus, et voulut s'en servir pour l'intimider. Antiochus leva une armée, et après trois victoires remportées, il s'empara de Babylone, l'an 131 avant l'ère vulgaire. La fortune lui fut moins favorable l'année suivante: il fut vaincu par Phraates, et abandonné de ses troupes dans un combat, où il perdit la vie, après l'avoir défendu les armes à la main. Ce prince qui avait les plus grandes vertus, en tenait le plus petit, c'est qu'il fut un ennemi de la flatterie, on pouvait lui dire les vérités les plus dures. S'étant un jour égaré à la chasse, il se réfugia dans la cabane d'un laboureur, et l'ayant interrogé sur ce qu'on pensait de lui, le laboureur, qui ne le connaissait pas, lui dit: Notre Roi est juste et bienfaisant; mais il a de mauvais ministres! Le lendemain à la renouveau de la journée, ses gardes arrivèrent, et le revêtirent de la pourpre et de son diadème. Le payan se souvint en tremblant de son indiscrétion. Mais le monarque le rassura et lui dit: Tu n'as révélé des vérités que je n'ai jamais entendu à ma cour.

ANTIOCHUS VIII, Roi de Syrie, eut le surnom d'Epiphanes et de Gripus. Quoiqu'il fût le dernier des fils de Démétrius Nicanor, il fut élevé au trône au préjudice de ses frères, l'an 123 avant l'ère vulgaire, par les intrigues de sa mère Cléopâtre, qui lui fit donner le vain titre de roi, dont elle se réservait toute la puissance. Cette princesse, fille de Ptolémée Philomator n'entra dans la maison des Séleucides que pour la remplir de meurtres. Séleucus son fils aîné, voulut venger sur elle celui de son père; elle le prévint en le perçant d'un coup de flèche. Attirant à elle toute l'autorité, elle influa, pour ainsi dire, à la faiblesse de son fils, et fit graver sur les médailles son nom avant celui du jeune monarque. Son gouvernement ayant dégénéré en tyrannie, un jeune Syrien nommé Alexandre, profita du mécontentement des peuples pour se frayer une route au trône; et quicqu'il fut d'une naissance obscure, il se dit fils d'Alexandre Balès dont il réclama l'héritage. Les Romains et le roi d'Égypte favorisèrent son imposture. Les Syriens, impatientes du joug dont les accablait la reine régente, le reçurent pour roi sans examiner la légitimité de ses titres; et après plusieurs combats où il eut toujours la supériorité, il crut n'avoir plus besoin de secours étrangers qui pour le plus contribuaient à son élévation, exigea pour prix de ses services, qu'il lui rendit hommage; et sur le refus qu'il essaya, il se prépara à détruire son propre ouvrage. Il avait besoin de Cléopâtre pour assurer sa vengeance,

il se reconcilia avec elle. Les trésors d'Alexandre étaient épuisés, son industrie sacrilège lui fournit les moyens d'en remplir la vide. Il eut l'imprudence de prier les richesses du temple de Jupiter. Le peuple d'Antioche, furieux, prit les armes pour venger l'outrage fait à son Dieu. Alexandre prit à être la victime de cette multitude effrénée, sauva sa vie par la fuite; mais également ennemi des hommes et des Dieux, il fut découvert et massacré. Antiochus, renfermé jusquelors dans une contrée obscure de la Syrie, rentra dans la possession absolue du royaume de ses ancêtres. Il commença alors à rougir de la dépendance humiliante où le tenait sa mère. Cette femme impérieuse craignant de perdre son autorité, lui présenta une coupe empoisonnée, un jour qu'il revenait très fatigué de quelque exercice. Antiochus refusa ce breuvage, et en fit boire à Cléopâtre, qui mourut peu de temps après. Il régna ensuite quelque temps en paix; mais il s'éleva bientôt une guerre entre ce prince et Antiochus de Cyzique, son frère. Après des succès divers, celui-ci se rendit maître d'une partie de la Syrie, et la guerre finit l'an 114 avant J. C. par un traité de partage entre les deux frères. Le règne de Gripus fut encore de seize ans. Un de ses sujets qui l'avait attiré dans une ambuscade Isallina, l'an 97 avant l'ère vulgaire.

ANTIOCHUS IX, Philopator, dit le Cyzicénien, parcequ'il avait été nourri à Cyzique, était fils d'Antiochus Sidétès et de Cléopâtre, et frère utérin de Gripus, auquel il enleva la moitié de son royaume. Dès qu'il fut en possession de la Cœléfyrie, que son frère lui céda par son traité de partage, il s'endormit sur le trône. Homme privé, il parut digne du septre, roi, il n'eut pas même les vertus de l'homme privé. Il ne dispensa les honneurs et les dignités qu'aux ministres de ses plaisirs. Sa cour fut remplie de bouffons et de bateleurs, qu'il récompensait avec magnificence, parcequ'ils le tiraient de l'assoupissement où le plongeaient ses excès. Son goût pour faire danser des marionnettes lui fit faire plusieurs découvertes dans les mécaniques. Il trouva le secret de faire des oiseaux artificiels qui par des ressorts ingénieux, planaient au milieu des airs. Tandis qu'occupant le soin du trône, il se livrait à des occupations indécentes et futiles, son neveu Seleucus, qui régnait dans la partie de la Syrie dont il avait hérité de son père, ne vit dans Philopator, qu'un concurrent efféminé, et qu'un usurpateur de ses dépouilles. Il rassembla toutes ses forces, et lui livra, l'an 94 avant l'ère vulgaire, une bataille qui décida du destin de la Syrie: Philopator, entraîné par son cheval indocile et fougueux, fut précipité au milieu des escadrons ennemis, où se trouvant sans défense, il aimait mieux se donner la mort que d'être redevable de la vie à son vainqueur. Ce prince passionné pour la chasse, et pour d'autres amusements qui avilissaient sa dignité, ne fut pas absolument sans talents. Mécanicien ingénieux, il inventa plusieurs machines de guerre, qui furent perfectionnées dans les siècles suivants. La religion ne lui paraissait qu'un frein inventé pour contenir le vulgaire; sans respect pour la Divinité, il fit enlever du temple de Jupiter la statue massive de ce Dieu, haute de quinze coudées, et il eut l'adresse d'en substituer une autre d'une matière vile et grossière qu'il fit revêtir d'une feuille d'or. Elle était d'ailleurs si semblable à la première, que personne ne l'aperçut de son sacrilège.

TABLEAU

d'Histoire Naturelle.

(CONTINUATION.)

DES PRODUCTIONS DE VOLCAN.

Les productions de volcan sont des matières rejetées par les volcans, vastes soupiraux, au travers desquels les feux souterrains s'ouvrent une issue. Ces masses brûlantes de matières présentent souvent une forme cristalline, en se refroidissant. Quelques unes de ces productions de volcan sont utiles dans les arts.

La pierre ponce est une pierre blanche ou grise, poreuse et légère, qui naît sur l'eau. Les pierres ponce du commerce se trouvent de temps en temps flottantes, ou jetées sur les bords de la Méditerranée, en Sicile, vers le Mont Vésuve, près des Monts Etna et Hécla, sur les parages des îles Santorin de l'Archipel, &c. Elles servent à polir. La plupart de celles qui se ramassent dans les terres voisines de tous les autres volcans en éruption, servent au ciment.

Les laves sont des écoulements de matières fondues et à demi vitrifiées, qui coulent des volcans; refroidies, on en peut faire des bouteilles; plusieurs villes de l'Italie en sont parées. Comme ces terres sont très-lurs, on les polit pour en faire des tabatières, des boutons, &c.

La pouzzolane a reçu son nom de la ville de Pouzzole où elle a été employée très-anciennement

à faire un mortier qui se durcit dans l'eau. C'est une terre argilleuse, chargée de fer, et de différentes couleurs, suivant l'état de ce métal.

La BASALTE est une lave refroidie et cristallisée; elle est opaque et très-dure. Elle est de couleur grise cendrée, tirant un peu sur le noir. On peut en paver les chemins, en faire des édifices, des colonnes et des statues.

La PIERRE-DE-TOUCHE qui sert à reconnaître la nature des métaux, par la trace qu'ils y laissent, est une espèce de basalte.

9. DES PÉTRIFICATIONS, EMPREINTES, PIERRES FIGURÉES, &c.

1. Les naturalistes donnent le nom de PÉTRIFICATIONS à des restes de végétaux et d'animaux devenus terre ou pierre, et que l'on trouve dans les couches du globe de la terre.

Parmi les pétrifications de végétaux, on trouve des PLANTES, des MOUSSES, des FOUGERES, des TIGES, des BACINES, des portions de TRONC, des FEUILLES, quelques FRUITS.

Parmi les pétrifications d'animaux, on trouve des COQUILLES, des CRUSTACÉS, des PRODUCTIONS à POLYPIÈRES, quelques VERMICES, des parties de POISSONS et d'AMPHIBES, d'OISEAUX et de QUADRUPÈDES, même des portions du corps humain.

LES STALACTITES sont des dépôts de laissés dans les fentes des grottes et des cavernes par des eaux qui y filtrent goutte à goutte, et abandonnent par couches la terre calcaire qu'elles abandonnent. LES STALACTITES sont toujours creuses et allongées: leur réunion ressemble à des congélations qui se forment le long des toits dans le dégel.

Lorsque l'eau ne dépose pas sur la STALACTITE toute la matière calcaire qu'elle contient, elle tombe au fond de la grotte, et y forme, un autre dépôt qui s'élève successivement sous la figure d'une borne; c'est ce qu'on appelle STALAGMITE.

LES INCRUSTATIONS. Souvent les terres calcaires, tenues en dissolution dans l'eau, se déposent sur la surface de différents corps. Celles-ci se décomposent, et il ne reste plus que l'enveloppe formée par le suc pierreux; c'est ainsi que s'incrustent les plantes et les fruits dans l'aqueduc d'Arcueil près Paris.

2. LES EMPREINTES sont des pierres qui portent l'empreinte distincte de végétaux et d'animaux, soit en tout, soit en partie.

Le règne animal présente des empreintes d'insectes, de coquilles de toutes espèces, de crustacés, de poissons, d'amphibies, d'oiseaux, de quadrupèdes, même d'hommes et d'espèces de ZOOHITES.

On reconnaît dans les empreintes végétales, des CAPILLAIRES, des MOUSSES, des CHIENNETS, des BRUYÈRES, des TUYAUX DE PLANTES, des FEUILLES D'ARBRES, des GRAINES et des ÉPIS, &c.

On donne aussi le nom de DENDRITES aux empreintes. On appelle PIERRES HIEROGLYPHIQUES les dendrites ou empreintes qui représentent des végétaux; et ZOOHITES, celles qui portent l'image des animaux: on en fait avec ou sans pièces de rapport, des tableaux, qui sont des plus agréables. On donne le nom de PIERRES FIGURÉES à toute espèce de pierre, qui porte naturellement sur sa surface, ou dans son total, une figure extraordinaire, et tout-à-fait étrangère au règne minéral. Il y a des PIERRES FIGURÉES, qui représentent des choses artificielles, comme si elles avaient été jetées en moule, ou travaillées par un sculpteur.

Il y a aussi des PIERRES FIGURÉES ARTIFICIELLES, que l'on rencontre quelquefois dans la terre, à différentes profondeurs, communément dans des buttes et dans des tombeaux. Tels sont les COUPEAUX DE PIERRE, les HACHES DE PIERRE, les MARTEAUX DE PIERRE, les ÉCHES DE PIERRE, &c. Il paraît que ces pierres sont des armes, des instruments et des ustensiles dont les hommes, et surtout les sauvages se servaient anciennement, soit à la guerre, soit à d'autres usages, avant que de savoir travailler le fer.

On donne des noms différents à toutes les différentes espèces de pétrifications, d'incrustations, d'empreintes, et de pierres figurées.

On donne le nom de JEUX DE LA NATURE aux pierres figurées qui ne sont point artificielles.

On nomme ZOOITES des parties d'animaux devenues fossiles et conservées dans divers états.

ÇA CONTINUER.

Cette application du nombre 12 à l'Univers n'était point une invention arbitraire de Pythagore; elle était commune aux Chaldéens, aux Égyptiens, de qui il l'avait reçue, et aux principaux peuples de la Terre: elle avait donné lieu à l'institution du zodiaque, dont la division en douze astérismes a été trouvée partout existante de temps immémorial. La distinction en trois mondes et leur développement en deux temps plus ou moins grand de sphères concentriques, habitées par des Intelligences d'une pureté différente, étaient également connues avant Pythagore, qui ne faisait en cela que répandre la doctrine qu'il avait reçue à Tyr, à Memphis et à Babylone. Cette doctrine était celle des Indiens. On trouve encore aujourd'hui chez les Burmans la division de tous les êtres créés, établie en trois grandes classes, dont chacune contient un certain nombre d'espèces, depuis les êtres matériels jusqu'aux spirituels, depuis les sensibles jusqu'aux intelligibles. Les Brahmes, qui comptent quinze sphères dans

L'Univers, paraissent réunir les trois mondes primordiaux aux douze sphères concentriques qui résultent de leur développement. Zoroastre qui admettait le dogme des trois mondes bornait le monde inférieur au tourbillon de la lune. La finissait, selon lui, l'empire du mal et de la matière. Cette idée ainsi conçue a été générale; elle était celle de tous les philosophes anciens; et ce qui est très-remarquable, c'est qu'elle a été adoptée par des théosophes chrétiens, qui certainement n'étaient point adonnés à instruire pour agir par imitation. Les sectateurs de Baïliffe, ceux de Valentin et tous les Gnostiques y ont puisé le système des émanations, qui a joui d'une grande célébrité dans l'école d'Alexandrie. D'après ce système, on concevait l'Unité absolue ou Dieu comme l'âme spirituelle de l'Univers, le principe de l'existence, la lumière des lumières; on croyait que cette Unité créatrice, inaccessible à l'entendement même, produisait par émanation une diffusion de lumière qui, procédant du centre à la circonférence, allait en perdant infensiblement de son éclat et de sa pureté, à mesure qu'elle s'éloignait de sa source, jusqu'aux confins des ténèbres dans lesquelles elle finissait par se confondre; en sorte que ses rayons divergens, devenant de moins en moins spirituels, et d'ailleurs repoussés par les ténèbres, se condensaient en se mêlant avec elles, et prenant une forme matérielle, formaient toutes les espèces d'être que le Monde renferme. Ainsi l'on admettait entre l'Être suprême et l'homme, une chaîne incalculable d'êtres intermédiaires, dont les perfections décroissaient en proportion de leur éloignement du Principe créateur. Tous les philosophes et tous les sectaires qui admirent cette hiérarchie spirituelle, envisagèrent sous des rapports qui leur étaient propres les êtres différens dont elle était composée. Les mages des Perses, qui voyaient des génies plus ou moins parfaits, leur donnaient des noms relatifs à leurs perfections, et se servaient ensuite de ces noms même pour les évoquer: de là vint la magie des Perses, que les Juifs ayant reçu par tradition, durant leur captivité à Babylone, appelèrent *kabbale*. Cette magie se mêla à l'astrologie parmi les Chaldéens, qui considéraient les astres comme des êtres animés appartenant à la chaîne universelle des émanations divines; elle se lia en Egypte aux mystères de la Nature, et se renferma dans les sanctuaires, où les prêtres l'enseignaient sous l'écorce des symboles et des hiéroglyphes.

Fabre d'Olivet.

L'ESPAGNE ET LES ETATS-UNIS. HAMBURG, LE 1ER OCTOBRE.

Nous avons reçu le document suivant: l'importance dont il est le rend digne de l'attention publique. C'est la Note présentée dernièrement par le ministre Espagnol pour les affaires étrangères, à l'ambassadeur plénipotentiaire des Etats-Unis d'Amérique, lequel contient le protêt contre l'occupation d'une partie du territoire de la Floride.

NOTE.

MONSIEUR—Dans le département qui m'est confié, je continue à recevoir des nouvelles désagréables concernant la nature et les circonstances des évènements qui ont eu lieu dernièrement dans la Floride, et les procédés hostiles du général Jackson et des troupes sous son commandement, dans le territoire de ces Provinces qui appartiennent à sa Majesté. Outre les faits sur lesquels j'ai appelé l'attention de votre Excellence, dans mes notes du 26 Juillet et du 6 et du 11 de ce mois, j'ai maintenant devant moi la copie de la capitulation, qui, comme il paraît, a suivi les hostilités commises par ce général contre la forteresse de Pensacola, et en conséquence de laquelle la garnison a été transportée à la Havane. Dans mes notes précédentes, j'eus l'honneur d'informer votre Excellence, que malgré le caractère particulier de violence qui semblait marquer les actions et les opérations du général Jackson, depuis sa première entrée dans la Floride; sa Majesté bien qu'elle considérât ces procédés comme des actes arbitraires du dit général, était convaincue que le gouvernement des Etats-Unis ne tarderait pas à les désapprouver aussitôt qu'ils viendraient à sa connaissance, et qu'il serait immédiatement donné des ordres non seulement pour évacuer le territoire envahi, mais aussi pour réparer le dommage causé et rendre les propriétés prises, qui appartenaient tant à sa Majesté et aux sujets Espagnols, qu'aux étrangers qui demeuraient sous la protection du gouvernement de sa Majesté.

On ne pouvait présumer, sans offenser l'intégrité du gouvernement Américain, qu'il tarderait à donner satisfaction à une puissance amie, et à toutes les nations civilisées ce témoignage de respect pour les principes d'on dépend le maintien de l'ordre social. Ce fut avec une profonde affliction qu'elle apprit par le rapport subséquent de son ministre à Washington, que comme les premiers excès du général Jackson n'avaient pas été désapprouvés, il n'avait pas hésité à continuer ses actes de violence, et desoiait tout avec le fer et le feu sur le territoire Espagnol, lorsqu'il trouvait une résistance que le sentiment de l'honneur prescrivait à quelques petites garnisons qui furent attaquées en tems de paix par un nombreux corps d'armée. Le général le territoire de sa Majesté a été attaqué de la manière la plus révoltante: les forteresses et les dépôts d'armes ont été pris par force, la garnison faite prisonnière, et envoyée hors des Provinces où sa Majesté leur avait ordonné d'aller servir. Bien plus des sujets de puissance en paix avec sa Majesté, ont été exécutés sur le territoire Espagnol, et cette acte de barbarie a été couvert de formes judiciaires, ce qui, dans cette situation et dans ces circonstances, ne peut être considéré que comme un raffinement de cruauté. On ne peut douter que ces excès ne soient connus du gouvernement de Washington; et il ne paraît pas qu'il ait été donné des ordres pour les faire cesser, et donner au gouvernement Espagnol la seule satisfaction qu'il puisse admettre. Dans cette situation sa Majesté juge convenable à sa dignité ainsi qu'à celle du peuple qu'elle gouverne, de s'ordonner, en même tems que je proteste de nouveau solennellement contre tout ce qui a été fait par le général, du jour qu'il a mis le pied sur le territoire de la Floride, d'ajouter qu'il plaise à vo-

tre Excellence d'informer votre gouvernement que l'Etat est d'opinion que, vu la nature des dites injures et des procédés hostiles, le cours des négociations pendantes entre les deux puissances est et doit demeurer suspendu et interrompu, jusqu'à ce que le gouvernement des Etats-Unis ait marqué la conduite du général Jackson d'une manière convenable à sa dignité, et qui ne peut se sembler le faire autrement qu'en désavouant les excès qui ont été commis; en donnant ordre de remettre toutes choses sur le même pied où elles étaient avant l'invasion; et en indiquant une voie convenable à l'auteur de tant de désordres.

Il est extrêmement désagréable à sa Majesté de se voir contrainte à faire cette déclaration qui est plus une conséquence nécessaire de la nature de l'affaire qu'un acte de sa volonté royale, dont les desirs et les efforts ont toujours tendu à faire un arrangement équitable des points en discussion entre les deux gouvernemens; mais le monde impartial verrait l'inconvenance qui s'en suivrait, si dans le présent état de choses, des négociations qui supposent un état de parfaite amitié politique, étaient continuées, après de telles insultes qui n'ont pas été provoquées. L'occupation de la plus grande et de la meilleure partie de la Floride en 1810, par les Etats-Unis, qui privèrent sa Majesté, pendant sa captivité, d'un pays qu'il possédait paisiblement, sous des prétextes qui, quand même ils auraient été fondés, n'auraient jamais dû être soutenus par la violence, et l'attaque illégitime faite il n'y a pas longtemps contre l'île d'Amélie, étaient des faits de même nature et de même tendance, également injustes dans leur principes, et contre lesquels l'Espagne a également protesté; mais comme ils étaient moins offensants dans leur genre, et par les circonstances, sa Majesté crut, en même tems qu'elle donnait ces preuves de sa modération, qu'elle pouvait attendre pour demander satisfaction sur ces points, jusqu'à ce que les sujets contestés eussent été définitivement arrangés, ce qu'on pensait devoir se faire promptement. Il n'en est pas de même dans le cas actuel. Les Américains n'ont aucune prétention réelle ou imaginaire sur le territoire que le général Jackson a attaqué: une révolution réelle ou prétendue des habitants ne pourrait leur servir de prétexte; nulle attaque faite préalablement par des voleurs, ce qui a servi de prétexte pour s'emparer injustement de l'île d'Amélie: le pavillon Espagnol flottait sur les forteresses de St. Marc et de Pensacola, lorsqu'elles furent attaquées; et pour mettre le comble à l'insulte, l'on a pris par violence ce que sa Majesté avait offert dans les négociations pendantes, de céder aux Etats-Unis d'une manière honorable; de sorte qu'on semble avoir mieux aimé s'en emparer par la violence que de l'acquiescer de l'amitié généreuse du Roi. Ces circonstances extraordinaires ont induit sa Majesté à conclure qu'il est incompatible avec sa dignité et son caractère élevé, de continuer les négociations, tant que l'affaire n'aura pas été arrangée et terminée d'une manière convenable, ce qui doit passer avant tous les autres points contestés entre les deux gouvernemens, et est par son importance de nature à altérer essentiellement dans toute l'étendue, les relations politiques des deux pays.

En même tems pour donner une preuve des sentimens paisibles et modérés qui caractérisent la conduite du gouvernement Espagnol, je dois informer votre Excellence, que sa Majesté en me chargeant de communiquer à son ministre à Washington, la rupture déclarée des négociations, m'a aussi chargé de l'informer que si le gouvernement des Etats-Unis a donné ou donne la seule satisfaction que la circonstance admet, et que sa Majesté croit pouvoir attendre de la justice et de la probité de ce gouvernement, il pourra dans ce cas continuer les négociations commencées, sans s'adresser à sa Majesté pour en obtenir de nouveaux ordres de les continuer.

En faisant à votre Excellence cette communication, je ne puis m'empêcher de vous dire combien il m'est pénible qu'il survienne un obstacle inattendu justement dans le tems où je me flattais de l'espérance de voir nos relations politiques, et la plus parfaite harmonie entre les deux gouvernemens, rétablis sur des fondemens solides et durables. Je renouvelle à votre Excellence l'assurance de ma haute considération, et prie Dieu de préserver votre Excellence bien des années.

De votre Excellence, le très-dévoilé serviteur,
JOSEPH PIZARRO.

Madrid, le 29 Août, 1818.

Au ministre des Etats-Unis, près de sa Majesté Catholique.

L'AURORE.

Montréal, Samedi, 19 Décembre, 1818.

LA décision du Congrès d'Aix-la-Chapelle concernant les affaires de la France, n'est autre que ce qu'on s'attendait qu'elle serait: les puissances alliées n'auraient pu laisser plus longtemps leurs armées dans ce pays, sans paraître vouloir, non pas y prévenir, mais bien y exciter une révolution. Mais tout attendue qu'était la mesure, elle n'en est pas moins heureuse pour la France. Jusqu'à cette époque, on avait craint, d'un côté que le parti ultra-royaliste ne profitât de la présence des troupes étrangères, pour rétablir l'ancien régime, c'est-à-dire le despotisme et la féodalité avec tous leurs abus, et de l'autre, que la nation ne perdît enfin patience, et que le désespoir ou l'indignation ne lui mit à contretiens les armes à la main, pour secouer le joug de l'oppression et de l'ignominie. Toutes ces craintes se sont évanouies: les ultra-royalistes, qui n'ont levé un moment la tête, que parce qu'ils se sont crus forts de la puissance étrangère, sont déjà retombés dans la nullité et le mépris auquel les condamne leur petit nombre et leur extravagance; et les Français qui ont souffert au milieu d'eux les ar-

mées étrangères, leur permettront bien sans doute de se retirer paisiblement chacune dans leur pays.

La France nécessaire non seulement à l'équilibre, mais encore à la civilisation de l'Europe, reprendra l'influence qu'elle doit avoir parmi les nations de ce continent. Elle a perdu, il est vrai, quelque chose de son territoire, et si l'on compare son étendue actuelle à celle qu'elle avait il y a quelques années, on peut la considérer comme démembrée; mais sa population est encore immense, sa vaste et superbe capitale est demeurée intacte: ses théâtres, ses académies, son code criminel, ses admirables lois civiles, et son excellente organisation intérieure, sont encore, ou redeviendront bientôt, ce qu'ils étaient naguère. Si sa marine et ses armées sont délabrées, elle a d'amples moyens de les recréer: elle a conservé ses amiraux, ses généraux, ses hommes d'état, ses grands hommes en un mot. Ses grands hommes, disons-nous! non, elle ne les a pas tous conservés: plusieurs gémissent encore dans l'exil; mais sans doute la nation ne consentira pas à se priver longtemps d'hommes d'état tels que SAVARY, CAUVINCOURT et CARNOT; de généraux tels que SOULT, GROUZY et LAMARQUE.

A la vérité, la France n'aura pas, ou n'a pas présentement, un Souverain de son choix, et une grande partie de ses citoyens, se trouveront longtemps à cause de ceci seul, dans le mal-aise; mais son gouvernement n'en sera pas moins son propre ouvrage, si elle le veut, et il n'y a pas à douter qu'elle ne le veuille. La majorité finit toujours par l'emporter, dit l'auteur, quel qu'il soit, du Manuscrit venu de Ste. Hélène: or la presque totalité des Français voulant un gouvernement libre et des institutions libérales, il faut de nécessité que l'un et les autres aient lieu. Si l'opinion publique a déjà triomphé en dépit des circonstances, elle ne pourra être vaincue, quand ces circonstances la favoriseront, ou du moins ne la contrarieront pas. La famille régnante même, quelque incorrigible qu'on la suppose, la famille régnante, si elle continue à régner, sera en vainée par le torrent, et courbera la tête sous le joug de l'opinion. Le chef de cette famille, en reconnaissant quelques unes de ses erreurs, et revenant quelques fois sur ses pas, a déjà prouvé combien la Reine du Monde avait d'empire même sur le Roi de France et de Navarre.

La France jouira donc, si elle le veut de la liberté et du bonheur; mais ce ne sera pas assez pour elle d'être libre et heureuse; elle aura encore la gloire de rendre tels par son exemple, les autres peuples du continent de l'Europe. Cette heureuse révolution s'est déjà opérée dans une grande partie de l'Allemagne: déjà la Bavière, le Wurtemberg, l'Hannover, le duché de Saxe-Gotha, &c. ont des constitutions libres: partout dans cette vaste et populeuse région, le peuple possède, demande ou espère la liberté politique et religieuse. Une partie de la Pologne jouit déjà de cette liberté jusqu'à un certain point, et Alexandre a promis d'en faire jouir ses sujets de Russie, aussitôt qu'ils en paraîtront capables. La constitution de Suède est établie en Norwege, et celle d'Angleterre en Sicile: le nord et le sud de l'Italie sont murs pour la liberté; et les Danois, entourés de peuples libres, ne tarderont pas à s'appercevoir qu'ils ne le sont pas, et à demander à l'être. Les Espagnols et les Portugais ne pourront longtemps endurer le régime qui les opprime et les dégrade: il faudra ou que leur gouvernement se modifie, ou qu'il soit renversé. Le gouvernement des Pays-Bas est déjà tolérable, et celui de la Suisse s'améliorera en devenant plus uniforme. Enfin, l'Empereur de Russie projette, à ce qu'on prétend, de délivrer les Grecs du joug honteux sous lequel ils gémissent depuis si longtemps. Tellement qu'en toute probabilité, avant qu'ils s'écoulent encore plusieurs années, l'Europe sera véritablement ce que l'appellent les esclaves de l'Asie et de l'Afrique, la patrie des Francs, ou des hommes libres.

Si du continent de l'Europe nous portons nos regards sur celui de l'Amérique, la perspective n'est ni moins rassurante ni moins agréable. Les vastes et fertiles régions du Mexique, de la Terre-Ferme, du Pérou, du Chili, du Paraguay, le Brésil même, sont

qu'il demeure royaume ou qu'il devienne république, sont selon toute apparence, destinés à devenir à une époque prochaine, autant d'Etats indépendants, libres et florissans. Heureuse époque où le Despotisme vaincu et terrassé, n'osera plus montrer nullement sa tête hideuse, et où la Liberté victorieuse et triomphante, répandra partout ses bienfaits et sa bénigne influence.

INCENDIE.

Dimanche dernier au soir, un peu avant huit heures, la maison de Mr. ROBERT ORKNEY, rue Notre-Dame, fut apperçue en feu, laquelle fut consumée avec toutes les marchandises et meubles précieux qu'elle contenait. Les flammes avaient fait un tel progrès ayant d'être apperçues, que rien de ce qu'il y avait sur les lieux ne fut sauvé, hormis le coffre-fort, une vache, un cheval et quelques uns des effets de Mr. PLUCKNETT, qui demeurait dans l'autre bout de la maison, et qui a perdu presque tout ce qu'il possédait.

Aussitôt que l'alarme eut été donnée, on amena en hâte les pompes à feu sur les lieux; mais voyant qu'on ne pouvait rien faire pour sauver la maison où le feu avait pris, on dirigea l'eau sur les bâtimens adjacents, afin de les préserver de la conflagration, et on y réussit heureusement. Mais Mr. ANDRELY, Docteur, Mr. WILLIAMS, du Bureau de la Poste, et plusieurs autres du voisinage, doivent avoir perdu ou détérioré une grande partie de leurs effets, en tâchant de les sauver. GAZETTE.

Mr. l'Editeur.

Je vous avoue que je me suis trouvé tout bête et tout penaud, en voyant sur ma feuille Samedi dernier, ma petite pièce qui ne prend pas une demi colonne de votre Journal, à côté d'une autre sur le même sujet, qui en occupe une et demie. Je craignis qu'on n'attribuât ma précision à la petitesse de mon génie et à la pauvreté de mes idées. Mon dépit fut tel d'abord, que fus tenté de déchirer ma feuille et de la mettre au feu, croyant dans le désordre qui agitait mon esprit, qu'en me cachant à moi-même ma propre honte, je la déroberais également aux yeux du public, ou en d'autres termes, qu'en détruisant un des numéros de votre Journal, je détruirais tous les autres. Je ne parvins à me consoler un peu, qu'en réfléchissant qu'il ne m'était pas arrivé, comme à l'auteur du long morceau, un accident propre à affiler la langue en excitant la bile.

« La colère suffit, et vaut un Apollon. »

Mais comme un malheur n'arrive jamais sans qu'il soit suivi d'un autre, je commençais à peine à me consoler de ma première disgrâce, que je m'aperçus d'une autre qui ne me morosait pas moins que la première. Après avoir lu et relu la longue pièce, je vis que l'auteur en traitant un sujet que j'avais traité avant lui, ne recitait pas une seule fois. Je regardai cette omission comme un mépris manifeste de sa part, et je m'en vengeai par l'épithète de plagiat que je lui appliquai mentalement plus d'une fois.

Vous vous rappelez sans doute, Mr. l'Editeur, que je vous envoyai et que vous publiâtes, il y a deux ou trois mois, un écrit concernant les rues et les places publiques de cette ville, dans lequel je dis en propres termes; *Lain de traverser nos rues belles et bien nettes, je les trouvais contraires, presque partout encombrées de tas de pierres et de débris, ou de matériaux pour bâtir.* Cela est bien court, me dirait-on. Oui, c'est court, je l'avoue; mais quelque court que ce soit, c'est encore plus long que le précédent. Et puis, ce n'est pas tout. Je dis encore, un peu plus bas: *Je vois que dans plusieurs, on ne pave ce qu'on avait pavé; mais dans d'autres, on remet de la terre, à la place des pierres qui en a bûtes.*

Si ce sont là des pensées neuves, et qui n'étaient encore venues à l'esprit d'aucun Montréalais, je demande si ce n'est pas moi qui suis l'auteur, et si le long écrit qui ne m'a pas été, n'est pas un imitateur fervide, et même un plagiat, qui veut me ravir une gloire qui n'appartient qu'à moi seul. C'est à l'inventeur, si je ne suis trompé, et non pas à celui qui perfectionne et qui amplifie, qu'est dû l'honneur d'une découverte, en quelque genre que ce soit. Galilée et Copernic ont prouvé et démontré le mouvement diurne et annuel de la terre autour du soleil; mais longtemps avant eux, NANIMANDRE, et ARISTARQUE de Samos, savaient avancé et soutenu que ce n'était pas le Soleil qui tournait autour de la Terre, mais que c'était la Terre qui tournait autour du Soleil. Huyghens et Fontenelle ont écrit pour prouver que les planètes sont habitées, et c'est avant d'hui une vérité démontrée aux yeux de tout esprit sentent de tous les savans et de tous les philosophes, puisqu'il est évident que des comètes opaques mille et douze cents fois plus gros que notre Terre, qui ont leurs jours et leurs années et leurs saisons, et qui sont composés de six à huit lunes cinquante fois plus grandes que la nôtre, et qu'on n'aperçoit pas d'elles, n'ont pas été faits pour donner à notre planète mille fois moins de lumière que ne donnerait une seconde lune. Mais... je ne finirai pas en pensant aux autres, je ne finirai pas.



*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BANQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 